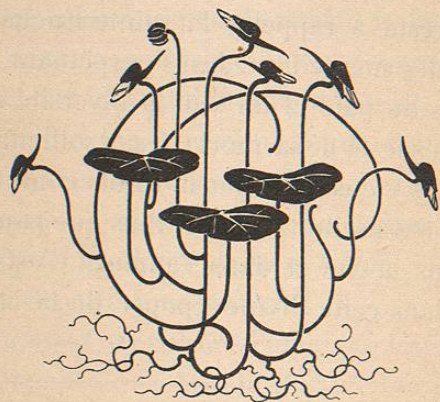


Alors que la terre aura passé, que les astres auront cessé de rouler, que les vains bruits du siècle seront tombés, la beauté ineffable de cette histoire de la vie de Jésus, objet d'un ravissement toujours nouveau, sera éternellement exaltée dans le trisagion des cieux.




## LIVRE QUATRIÈME

### IMPRESSION DU BEAU

## AVANT-PROPOS

---

Dans les trois livres précédents, où nous avons étudié le beau en lui-même, objectivement, la métaphysique nous a été nécessaire pour en préciser l'essence, les espèces et les degrés. Dans ce quatrième livre, nous nous plaçons au point de vue subjectif, et nous nous adressons à la psychologie pour analyser les effets que le beau produit sur nous. L'esthéticien doit être philosophe en même temps qu'artiste. Faute de philosophie, il ne comprendra pas la nature du beau ni celle de ses effets. Faute de sens artistique, il n'éprouvera pas l'impression du beau, et n'en aura pas le sentiment.



## CHAPITRE I

### Rôle des sens dans l'impression du beau.

---

Un antique adage nous le dit : « Tout ce qui est reçu est reçu à la façon du récipient. » *Quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*. Le fait se vérifie à toute heure et en tout ordre de choses. La liqueur que l'on verse dans un vase en prend la forme; l'instruction reçue par un enfant dépend de la docilité de son intelligence; une épreuve sera méritoire ou non selon les dispositions de qui la reçoit. Nous voulons connaître les effets du beau et la nature de l'impression esthétique; ces effets, cette impression dépendent des facultés qui les reçoivent. Quel est le rôle de chacune des puissances ou facultés humaines dans l'impression du beau?

Les philosophes sont d'accord pour nous dire que nous ne pouvons rien connaître sans le concours

des sens. Étudions d'abord leur rôle dans la perception esthétique.

R. Töpffer, en ses *Menus Propos* sur l'art <sup>(1)</sup>, veut qu'il y ait dans l'homme « un sixième sens » pour la perception du beau. Lui-même avoue que l'existence de ce sens particulier est difficile à démontrer, et finit par y voir une faculté cachée du cerveau. Plus tard nous verrons ce qu'il en est de cette soi-disant faculté; actuellement occupons-nous des cinq sens connus de tous, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. D'abord sont-ils tous aptes à recevoir l'impression du beau?

Dans ses *Problèmes d'esthétique contemporaine*, M. Guyau consacre tout un chapitre à « la beauté des sensations <sup>(2)</sup> », et très sérieusement il nous parle des impressions esthétiques que donnent le toucher, le goût, l'odorat. « Contrairement à la doctrine habituelle, — dit-il, — à celle de Kant, de Maine de Biran, de Cousin, de Jouffroy, nous pensons que tous nos sens sont capables de nous fournir des émotions esthétiques. Considérons d'abord les sensations de chaud et de froid, qui semblent si étrangères à la beauté. Un peu d'attention nous y fera découvrir déjà un caractère esthétique... Je me souviendrai toujours de la sensation extraordinairement suave que me causa, dans l'ardeur d'une fièvre violente, le contact de la glace sur mon front. Pour rendre très faiblement l'impression ressentie, je ne puis que la comparer au plaisir qu'éprouve

(1) R. Töpffer, *Menus Propos d'un peintre genevois*, liv. I, chap. 1.

(2) M. Guyau, *Problèmes d'esthétique contemporaine*, liv. I, chap. vi.

l'oreille en retrouvant l'accord parfait après une longue série de dissonances; mais cette simple sensation de fraîcheur était bien plus profonde, bien plus suave et en somme bien plus esthétique que l'accord passager de quelques notes chatouillant l'oreille. » (p. 61, 62.) Plus loin, il nous dit : « Ce qui caractérise la beauté du velours, c'est sa douceur au toucher non moins que son brillant. » (p. 63.) Il nous raconte comment un verre de lait qu'il a bu dans les montagnes était pour lui « une symphonie pastorale saisie par le goût au lieu de l'être par l'oreille. » (Ibid.) « A-t-on jamais dit : une belle odeur? » demande Victor Cousin. Guyau répond sans broncher : « Si on ne l'a pas dit, du moins en français, on devrait le dire; l'odeur de la rose et du lis est tout un poème, même indépendamment des idées que nous avons fini par y associer. » (p. 66.)

C'est confondre l'agréable et le beau, le genre avec l'espèce, le sens figuré avec le sens propre. C'est donner aux mots « beauté » et « esthétique » une étendue d'acception, un sens qu'on leur a toujours refusé et qu'on ne leur accordera jamais sans perdre la notion commune des choses.

L'aberration va plus loin encore chez le professeur R. Kralik. Dans son *Essai d'esthétique générale*, il traite du sens du goût, du sens olfactif et du sens du toucher en autant de chapitres, et finit par déclarer qu'on peut à volonté voir le beau partout et en tout <sup>(1)</sup>.

(1) « Vous ne pouvez bannir de ce monde ni la mort, ni le mal, ni l'inégalité, ni l'injustice; mais vous pouvez voir le monde sous la lumière dorée et féerique de la beauté, et, par votre poésie, vous en

Revenons aux données du sens commun. Le goût, l'odorat et le toucher sont absolument étrangers au beau, non seulement au beau intellectuel ou moral, mais à toutes les variétés du beau matériel.

Je vois un fruit, cela me suffit pour prononcer s'il est beau ou non ; je le goûte, sa saveur ne modifiera en rien mon jugement. La saveur ne me dit rien de la beauté, bien que celle-ci puisse faire présumer la bonté : témoin l'histoire d'Ève, notre première mère ; séduite par la beauté du fruit défendu, elle se persuada qu'il devait être d'un goût délicieux.

Jamais odeur, si suave soit-elle, n'embellira aucun objet, aucune personne. De belles fleurs, comme le camélia ou les azalées, n'ont pas d'odeur, d'autres, comme l'œillet d'Inde et plusieurs solanées, ont une senteur désagréable ; par contre, combien de fleurs, telles que la violette, la menthe, sont sans éclat et des plus parfumées.

Le toucher est à peu près aussi impuissant que le goût et l'odorat à nous donner l'impression du beau. Tout au plus pourra-t-il permettre de se rendre compte du poli et dans une certaine mesure de la forme des objets, par des contacts successifs.

Manger quand on a faim, boire quand a soif, savourer un fruit, prendre un bain, trouver un bon lit après une journée de fatigue, sont choses fort

faire un paradis. » — Du kannst den Tod nicht aus der Welt schaffen, nicht das Uebel, nicht die Ungleichheit, nicht die Ungerechtigkeit; aber du kannst die Welt mit der Zauberlicht der Schönheit vergolden und durch dein Gedicht zum Paradies machen. — R. Kralik, *Weltschönheit : Versuch eine allgemeinen Aesthetik*, p. 233.

agréables sans doute, mais personne ne songera à les qualifier de belles. Le parfum des fleurs, la fraîcheur de la brise ajoutent aux charmes d'un site, mais n'augmentent en rien la beauté du paysage ; sous le rapport esthétique, il reste ce qu'il était. Concluons-le donc avec l'expérience et le sentiment universel, des cinq sens donnés à l'homme, il n'y en a que deux qui aient un rôle esthétique, la vue et l'ouïe sont seules capables de faire naître en nous l'impression du beau<sup>(1)</sup>.

Le rôle de l'œil ou de l'oreille est essentiel à la perception du beau matériel et sensible : l'oreille saisit l'harmonie des sons, l'œil celle des lignes, des surfaces, des couleurs et des mouvements. Ces deux sens ont également une certaine part à la perception du beau intellectuel et du beau moral, car nos facultés supérieures ont besoin d'être excitées par les sens et l'imagination qui prolonge l'action des sens.

Si nécessaires que soient la vue et l'ouïe à l'impression du beau, ces deux sens n'y suffiront jamais, même à l'égard du beau sensible ou physique. Les sens ne recueillent que des sensations, or « l'effet du beau n'est pas une sensation, mais une émotion » de l'âme, un sentiment<sup>(2)</sup>. Mario Polo s'est évidemment égaré en disant que « la beauté est un produit de nos sensations physiques<sup>(3)</sup>. »

(1) « Dans la langue russe, par le mot beauté, on entend seulement ce qui plaît à la vue. Cependant, depuis quelque temps on dit : une belle musique, mais ce n'est pas parler russe. » — L. Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art*, p. 27.

(2) G. Ramsay, *Analysis and Theory of the Emotions*, p. 69.

(3) Mario Polo, *Psychologie du beau*. Apud Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art*, p. 60.

Un accord musical chatouille agréablement et charme l'oreille; l'harmonie de deux couleurs repose délicieusement les yeux, nous ne le nions pas; mais cette sensation de plaisir n'est pas encore la jouissance esthétique, bien qu'elle puisse en être le prélude <sup>(1)</sup>. L'agréable peut être à la fois sensation et sentiment; l'impression du beau, au point de vue de la sensibilité, est avant tout un sentiment. Or entre la sensation et le sentiment la séparation est profonde, la distance est, pourrait-on dire, infranchissable: la sensation a pour siège la sensibilité organique, tandis que le sentiment réside dans la sensibilité rationnelle; la sensation est localisée, plus ou moins étendue, tandis que le sentiment n'a rien de l'étendue matérielle, rien qui ressemble à une localisation déterminée; la sensation s'érousse par l'habitude, plus elle se prolonge, moins elle devient perceptible, tandis qu'il n'y a pas de limites à la durée du sentiment esthétique; la répétition ne détruit nullement son charme, l'augmente au contraire. C'est là le propre du sentiment qui, étant activité et vie, trouve dans son renouvellement une facilité croissante.

Si nous voulons préciser le rôle de la vue et de

(1) C'est en ce sens — nous paraît-il — qu'il faut entendre M. Sully-Prudhomme écrivant: « Un homme n'est pas un artiste... s'il n'est *sensuel* à quelque degré. Nous usons du mot *sensuel* à dessein, pour bien marquer qu'un véritable artiste veut jouir des couleurs, des lignes, des notes pour elles-mêmes en tant que délectables aux sens; et alors même qu'il les emploie à exprimer les sentiments les plus sublimes,... il ne les rend expressives qu'en exploitant la volupté physique qu'elles éveillent. » *L'Expression dans les beaux-arts*, p. 4.

l'ouïe dans la perception du beau, il nous faut analyser la sensation. Une comparaison nous viendra en aide. Supposons un cachet marquant son empreinte sur la cire. Ce cachet nous représente le monde extérieur; la cire sur laquelle le monde extérieur marque son empreinte, c'est notre organisme, animé par l'âme immatérielle qui lui est substantiellement unie (au moins en ses éléments nerveux); la sensation embrasse à la fois la cire et l'empreinte; la cire est subjective, mais l'empreinte est à la fois subjective et objective, subjective en tant qu'elle est dans la cire, objective en tant qu'elle vient du monde extérieur et en porte les traits <sup>(1)</sup>. De même la sensation que j'éprouve à la vue d'un tableau est à la fois subjective et objective, subjective en tant qu'elle m'affecte, objective en tant qu'elle vient du tableau et m'en apporte l'image. Cependant, je transporte la sensation tout entière du côté objectif, parce que mon attention sensible est dominée par l'objet, par le tableau.

Une expérience très simple permet d'observer le fait de cette transposition de la sensation. Posez le doigt sur une lame métallique chauffée graduellement: vous sentirez d'abord une surface résistante, quelque chose qui semble exclusivement extérieur; quelques instants après, la chaleur se fera sentir, la surface commencera à devenir indécise; enfin, lorsque vous aurez été forcé de retirer votre main, si vous l'approchez par mégarde, vous n'éprouverez plus qu'une sensation, en apparence purement

(1) Cf. J. de Bonniot, *L'Âme et la physiologie*, p. 176.

objective, une brûlure. On dirait que la part du sujet dans une sensation grandit ou diminue avec la puissance, la vivacité organique de la sensation<sup>(1)</sup>. L'odorat, le goût, le toucher surtout, étant les sens les plus affectés physiquement par la peine ou le plaisir, sont aussi ceux dont la sensation donne *la plus grande part au sujet*; la vue et l'ouïe, au contraire, sont les deux sens les plus indifférents sous le rapport de la douleur et du plaisir physique, leurs sensations nous font faire *la plus grande part à l'objet*.

De cette analyse nous tirons deux conclusions, savoir : d'abord que le rôle des sens, dans la perception du beau, est de nous présenter la variété des sons ou des couleurs, des lignes, des surfaces et des mouvements, c'est-à-dire le *côté matériel* de la beauté objective; ensuite que les sens se distinguent en esthétiques, comme la vue et l'ouïe, ou inesthétiques, comme l'odorat, le goût et le toucher, selon qu'ils font ou non dominer la part objective dans la sensation.

Chose remarquable, les sens esthétiques, la vue et l'ouïe, sont de tous les sens ceux qui se rapprochent le plus des facultés intellectuelles. Ils n'ont pas, comme le toucher, le goût et l'odorat, besoin d'un contact immédiat avec l'objet pour en avoir la sensation; il leur suffit d'être excités par l'ébranlement donné aux ondes du milieu ambiant et respectif. La musique d'un concert est apportée à notre oreille par les vibrations de l'air; ce sont les vibrations de

(1) Cf. *ibidem*, p. 154.

l'éther des physiciens qui font jouir nos yeux des clartés du jour ou de l'illumination d'une nuit constellée.

Malgré la parenté de la vue et de l'ouïe avec nos facultés rationnelles, ces deux sens sont radicalement impuissants à atteindre le *côté formel* du beau. L'ordre, l'unité dans la variété, la proportion et l'harmonie leur échappent, car l'estimation d'un rapport et l'appréciation d'un accord sont autant de jugements qui relèvent de la seule intelligence. Nous le verrons plus loin; auparavant il nous faut exposer le rôle esthétique de l'imagination et de la mémoire.

